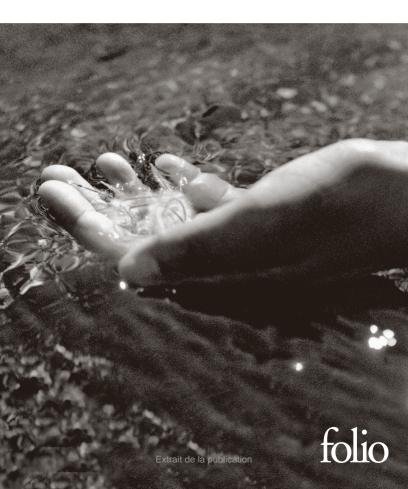
# **Albert Camus**

## La mort heureuse



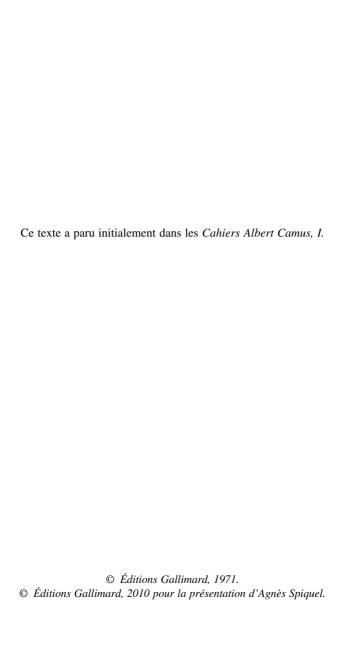
#### COLLECTION FOLIO



### Albert Camus

# La mort heureuse

Gallimard



Camus a vingt-trois ans en 1936 : il vit toujours à Alger; il a fini ses études de philosophie (mais la tuberculose lui interdit l'enseignement); il a des engagements multiples — culturels et politiques. S'il s'est lancé passionnément dans le théâtre, dont il exerce tous les métiers, il n'a pas cessé d'écrire, depuis ses dix-sept ans où il a découvert que la littérature pouvait parler de tout. Il a composé des essais, directement liés à son expérience de la vie et du « quartier pauvre » où il a vécu son enfance, et il prépare le recueil *L'envers et l'endroit*, qui paraîtra en 1937. Mais l'écriture narrative de fiction l'attire déjà puissamment.

Il tient régulièrement des *Carnets*, qui sont le laboratoire de son œuvre. C'est là que, de 1936 à 1938, on voit se multiplier les indications, plans, bouts d'essai, liés à un projet romanesque, dont le titre apparaît en 1937, *La mort heureuse*. Pendant deux ans, Camus tâtonne, rédige, corrige, pour finalement abandonner le projet au profit de *L'étranger*, qu'il conçoit dès 1938, termine d'un

seul élan en 1940 et publie chez Gallimard en 1942 : Meursault, «l'étranger», a définitivement pris la place de Patrice Mersault, le protagoniste de *La mort heureuse*, qui ne sera finalement publié qu'en 1971, après la mort de Camus.

Ce roman raconte l'histoire d'un homme qui veut à tout prix être heureux, ce que les contraintes liées à sa pauvreté lui interdisent. Il tue donc un homme riche pour le voler; le crime est à la fois parfait (Mersault ne sera pas inquiété) et, d'une certaine manière, innocent (la victime voulait mourir). Mais Mersault, malade, ne profite pas longtemps d'un bonheur insouciant : il doit affronter la redoutable question de savoir si l'on peut mourir à la fois lucide et heureux.

Dans ses deux parties antithétiques, La mort heureuse est donc une sorte de démonstration sur la question — philosophique — du bonheur, démonstration que Camus nourrit de ses réflexions antérieures. Il met aussi beaucoup de lui-même dans son personnage : expérience de la pauvreté, rapport — heureux et malheureux — aux femmes, affrontement à la maladie, plaisir de la fusion avec la nature. Il mobilise pour son roman de nombreux éléments venus de ses précédents projets; et c'est sans doute cela qui le mène à l'impasse, car la forme romanesque requiert une certaine unité. Et Camus est trop lucide pour ne pas se rendre compte des défauts de ce qu'il écrit; il s'est depuis longtemps imbibé des grands romanciers classiques; d'ailleurs, devenu critique littéraire à Alger Républicain en 1938, il rendra compte de romans en majorité.

Pourtant *La mort heureuse* se révèle riche sur de nombreux plans. On y rencontre de multiples fulgurances de style et le roman fait la démonstration de la diversité qu'a déjà acquise la palette camusienne, en net progrès par rapport aux textes antérieurs. Surtout, on voit Camus orchestrer des thèmes qui deviendront récurrents dans son œuvre, en particulier le face-à-face de l'être humain avec la mort, celle des autres — violente ou naturelle — et la sienne; le passage de Mersault à Meursault introduit d'ailleurs la mort dans le patronyme du protagoniste. Il est donc précieux, pour le lecteur, de connaître cette étape importante du chemin de Camus vers la maîtrise romanesque.

Mais La mort heureuse n'est pas une première version de L'étranger. Camus est conscient qu'il doit tout reprendre de zéro pour parvenir à faire vivre ses personnages. Simplement, Mersault passe en quelque sorte le flambeau à Meursault : dans les dernières pages de La mort heureuse, il se sent devenu «étranger». Au surplus, Camus reprend à son compte ce que, dans ses Carnets, il avait envisagé de prêter à son personnage : le fait de raconter une «histoire de condamné à mort» en se coulant à l'intérieur de celui-ci; L'étranger sera écrit à la première personne. Changement au moins aussi essentiel : même si Meursault s'affirme heureux dans la dernière page, ce qu'il a

cherché toute sa vie, c'est la vérité plus que le bonheur. En écrivant *Noces*, en même temps que *La mort heureuse*, Camus a définitivement compris que les deux sont indissociables.

AGNÈS SPIQUEL

# PREMIÈRE PARTIE MORT NATURELLE



#### CHAPITRE PREMIER

Il était dix heures du matin et Patrice Mersault marchait d'un pas régulier vers la villa de Zagreus. À cette heure, la garde était sortie pour le marché et la villa était déserte. On était en avril et il faisait une belle matinée de printemps étincelante et froide, d'un bleu pur et glacé, avec un grand soleil éblouissant mais sans chaleur. Près de la villa, entre les pins qui garnissaient les coteaux, une lumière pure coulait le long des troncs. La route était déserte. Elle montait un peu. Mersault avait une valise à la main, et dans la gloire de ce matin du monde, il avançait parmi le bruit sec de ses pas sur la route froide et le grincement régulier de la poignée de sa valise.

Un peu avant la villa, la route débouchait sur une petite place garnie de bancs et de jardins. De précoces géraniums rouges parmi des aloès gris, le bleu du ciel et les murs de clôture blanchis à la chaux, tout cela était si frais et si enfantin que Mersault s'arrêta un moment avant de reprendre le chemin qui de la place descendait vers la villa de Zagreus. Devant le seuil il s'arrêta et mit ses gants. Il ouvrit la porte que l'infirme faisait tenir ouverte et la referma naturellement. Il s'avança dans le couloir et, parvenu devant la troisième porte à gauche, il frappa et entra. Zagreus était bien là, dans un fauteuil, un plaid sur les moignons de ses jambes, près de la cheminée, à la place exacte que Mersault occupait deux jours auparavant. Il lisait, et son livre reposait sur ses couvertures tandis qu'il fixait de ses yeux ronds, où ne se lisait aucune surprise, Mersault maintenant arrêté près de la porte refermée. Les rideaux des fenêtres étaient tirés et il y avait par terre, sur les meubles, au coin des objets, des flaques de soleil. Derrière les vitres, le matin riait sur la terre dorée et froide. Une grande joie glacée, des cris aigus d'oiseaux à la voix mal assurée, un débordement de lumière impitoyable donnaient à la matinée un visage d'innocence et de vérité. Mersault s'était arrêté, saisi à la gorge et aux oreilles par la chaleur étouffante de la pièce. Malgré le changement du temps, Zagreus avait allumé un grand feu. Et Mersault sentait son sang monter aux tempes et battre l'extrémité de ses oreilles. L'autre, toujours silencieux, le suivait des yeux. Patrice marcha vers le bahut de l'autre côté de la cheminée et sans regarder l'infirme, déposa sa valise sur la table. Arrivé là, il sentit un tremblement imperceptible dans ses chevilles. Il s'arrêta et mit à sa bouche une cigarette qu'il alluma maladroitement à cause de ses mains gantées. Un petit bruit derrière lui.

La cigarette aux lèvres, il se retourna. Zagreus le regardait toujours, mais venait de fermer son livre. Mersault, pendant qu'il sentait le feu chauffer ses genoux jusqu'à la douleur, lut le titre à l'envers : L'Homme de cour, de Baltasar Gracian. Il se pencha sans hésiter vers le bahut et l'ouvrit. Noir sur blanc, le revolver luisait de toutes ses courbes, comme un chat soigné, et il maintenait toujours la lettre de Zagreus. Mersault prit celle-ci dans sa main gauche et le revolver de la droite. Après une hésitation, il fit passer l'arme sous son bras gauche et ouvrit la lettre. Elle contenait une seule feuille de papier grand format couverte sur quelques lignes seulement de la grande écriture anguleuse de Zagreus :

«Je ne supprime qu'une moitié d'homme. On voudra bien ne pas m'en tenir rigueur et trouver dans mon petit bahut beaucoup plus qu'il ne faut pour désintéresser ceux qui m'ont servi jusqu'ici. Pour le surcroît, j'ai le désir qu'il soit consacré à l'amélioration du régime des condamnés à mort. Mais j'ai conscience que c'est beaucoup demander.»

Mersault, le visage fermé, replia la lettre et à ce moment la fumée de sa cigarette vint piquer ses yeux tandis qu'un peu de cendre tombait sur l'enveloppe. Il secoua le papier, le posa bien en vue sur la table et se tourna vers Zagreus. Celui-ci regardait maintenant l'enveloppe, et ses mains, courtes et musclées, étaient demeurées autour du livre. Mersault se pencha, tourna la clef du coffre, prit les liasses dont on voyait seulement la tranche à travers leur enveloppe de papier journal. Son arme sous le bras il en emplit régulièrement sa valise d'une seule main. Il y avait là moins d'une vingtaine de paquets de cent et Mersault comprit qu'il avait pris une valise trop grande. Il laissa dans le coffre une liasse de cent billets. La valise fermée, il jeta sa cigarette à demi consumée dans le feu et, prenant le revolver dans sa main droite, s'approcha de l'infirme.

Zagreus maintenant regardait la fenêtre. On entendit une auto passer lentement devant la porte, avec un bruit léger de mastication. Zagreus, sans bouger, semblait contempler toute l'inhumaine beauté de ce matin d'avril. Lorsqu'il sentit le canon du revolver sur sa tempe droite, il ne détourna pas les yeux. Mais Patrice qui le regardait vit son regard s'emplir de larmes. Ce fut lui qui ferma les yeux. Il fit un pas en arrière et tira. Un moment appuyé contre le mur, les yeux toujours fermés, il sentit son sang battre encore à ses oreilles. Il regarda. La tête s'était rejetée sur l'épaule gauche, le corps à peine dévié. Si bien qu'on ne voyait plus Zagreus, mais seulement une énorme plaie dans son relief de cervelle, d'os et de sang. Mersault se mit à trembler. Il passa de l'autre côté du fauteuil, prit à tâtons la main droite, lui fit saisir le revolver, la porta à hauteur de la tempe et la laissa retomber. Le revolver tomba sur le bras du fauteuil et de là sur les genoux de Zagreus. Dans ce mouvement Mersault aperçut la bouche et le menton de l'infirme. Il avait la même expression sérieuse et triste que lorsqu'il regardait la fenêtre. À ce moment, une trompette aiguë résonna devant la porte. Une seconde fois, l'appel irréel se fit entendre. Mersault toujours penché sur le fauteuil ne bougea pas. Un roulement de voiture annonça le départ du boucher. Mersault prit sa valise, ouvrit la porte dont le loquet luisait sous un rayon de soleil et sortit la tête battante et la langue sèche. Il franchit la porte d'entrée et partit d'un grand pas. Il n'y avait personne, sinon un groupe d'enfants à une extrémité de la petite place. Il s'éloigna. En arrivant sur la place, il prit soudain conscience du froid et frissonna sous son léger veston. Il éternua deux fois et le vallon s'emplit de clairs échos moqueurs que le cristal du ciel portait de plus en plus haut. Un peu vacillant, il s'arrêta cependant et respira fortement. Du ciel bleu descendaient des millions de petits sourires blancs. Ils jouaient sur les feuilles encore pleines de pluie, sur le tuf humide des allées, volaient vers les maisons aux tuiles de sang frais et remontaient à tire-d'aile vers les lacs d'air et de soleil d'où ils débordaient tout à l'heure. Un doux ronronnement descendait d'un minuscule avion qui naviguait là-haut. Dans cet épanouissement de l'air et cette fertilité du ciel, il semblait que la seule tâche des hommes fût de vivre et d'être heureux. Tout se taisait en Mersault. Un troisième éternuement le secoua, et il sentit comme un frisson de fièvre. Alors il s'enfuit sans regarder autour de lui, dans le grincement de sa valise et le bruit de ses pas. Arrivé chez lui, sa valise dans un coin, il se coucha et dormit jusqu'au milieu de l'après-midi.

#### CHAPITRE II

L'été remplissait le port de clameurs et de soleil. Il était onze heures et demie. Le jour s'ouvrait par son milieu pour écraser les quais de tout son poids de chaleur. Devant les hangars de la Chambre de Commerce d'Alger, des « Schiaffino » à coque noire et cheminée rouge embarquaient des sacs de blé. Leur parfum de poussière fine se mêlait aux volumineuses odeurs de goudron qu'un soleil chaud faisait éclore. Devant une petite baraque au parfum de vernis et d'anisette, des hommes buyaient et des acrobates arabes en maillot rouge sur les dalles brûlantes tournaient et retournaient leurs corps devant la mer où bondissait la lumière. Sans les regarder, les dockers portant les sacs s'engageaient sur les deux planches élastiques qui montaient du quai sur le pont des cargos. Arrivés en haut, soudain découpés dans le ciel et sur la baie, parmi les treuils et les mâts, ils s'arrêtaient une seconde éblouis face au ciel, les yeux brillants dans le visage couvert d'une pâte blanchâtre de sueur et de poussière, avant de plonger en aveugles dans la cale aux odeurs de sang chaud. Dans l'air brûlant, une sirène hurla sans arrêt.

Sur la planche, soudain les hommes s'arrêtèrent en désordre. Un des leurs était tombé entre les madriers assez rapprochés pour le retenir. Mais son bras pris derrière lui, écrasé sous l'énorme poids du sac, il criait de douleur. À ce moment, Patrice Mersault sortit de son bureau. Sur le pas de la porte, l'été lui coupa la respiration. Il aspira de toute la bouche ouverte la vapeur de goudron qui lui raclait la gorge et s'arrêta devant les dockers. Ils avaient dégagé le blessé et, renversé sur les planches et parmi la poussière, les lèvres blanchies par la souffrance, il laissait pendre son bras cassé au-dessus du coude. Une esquille d'os avait traversé les chairs, dans une plaie hideuse d'où coulait le sang. Roulant le long du bras, les gouttes de sang tombaient, une à une, sur les pierres brûlantes avec un petit grésillement d'où s'élevait une buée. Mersault, immobile, regardait ce sang lorsqu'on lui prit le bras. C'était Emmanuel, le « petit des courses ». Il lui montrait un camion qui arrivait vers eux dans un fraças de chaînes et d'explosions. «On y va?» Patrice courut. Le camion les dépassa. Et de suite ils s'élancèrent à sa poursuite, noyés dans le bruit et la poussière, haletants et aveugles, juste assez lucides pour se sentir transportés par l'élan effréné de la course, dans un rythme éperdu de treuils et de machines, accompagnés par la danse des mâts sur l'horizon, et le

#### Adaptations théâtrales

LA DÉVOTION À LA CROIX de Pedro Calderón de la Barca.

LES ESPRITS de Pierre de Larivey.

REQUIEM POUR UNE NONNE de William Faulkner.

LE CHEVALIER D'OLMEDO de Lope de Vega.

LES POSSÉDÉS de Dostoïevski.

#### Cahiers Albert Camus

- I. LA MORT HEUREUSE, roman (Folio nº 4998).
- II. Paul Viallaneix : Le premier Camus, suivi d'Écrits de jeunesse d'Albert Camus.
- III. Fragments d'un combat (1938-1940) Articles d'Alger Républicain.
- IV. CALIGULA (version de 1941), théâtre.
- V. Albert Camus: œuvre fermée, œuvre ouverte? Actes du colloque de Cerisy (juin 1982).
- VI. Albert Camus éditorialiste à L'Express (mai 1955-février 1956).
- VII. LE PREMIER HOMME (Folio nº 3320).
- VIII. Camus à «Combat», éditoriaux et articles (1944-1947).

Bibliothèque de la Pléiade

ŒUVRES COMPLÈTES (4 VOLUMES).

Dans la collection Écoutez lire

L'ÉTRANGER (3 CD).

En collaboration avec Arthur Koestler

RÉFLEXIONS SUR LA PEINE CAPITALE essai (Folio n° 3609).

À l'Avant-Scène

UN CAS INTÉRESSANT, adaptation de Dino Buzzati, théâtre.

## Albert Camus La mort heureuse



## La Mort heureuse Albert Camus

Cette édition électronique du livre La Mort heureuse d'Albert Camus a été réalisée le 25 juin 2012 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070402465 - Numéro d'édition : 243276).

Code Sodis : N43237 - ISBN : 9782072407314 Numéro d'édition : 229309.